



Au banquet des proscrits

Qui sont-ils, ces réprochés, ces bannis et ces infréquentables qu'Angie David a réunis dans un ouvrage dont le sommaire ressemble à un banquet de proscrits ? Pierre Boutang, Pier Paolo Pasolini, Cristina Campo, Guy Debord, Simon Leys, Dominique de Roux, Peter Handke, Philippe Muray, Renaud Camus, Jean-Claude Michéa, Richard Millet, Michel Houellebecq, Marc-Édouard Nabe, Maurice G. Dantec, Baudouin de Bodinat. Ces écrivains (onze Français, un Belge, deux Italiens, un Allemand) représentent de façon éloquente les différentes formes de persécution dont dispose le totalitarisme moderne pour combattre les différentes espèces de dissidence. Sans flagornerie aucune, force nous est de reconnaître que l'ensemble de ces petites monographies compose un tableau très complet de ce que l'on pourrait définir comme une alternative à ce « parti intellectuel » que combattait déjà Péguy, relayé dans les années

1960-70 par Dominique de Roux, dont Bertrand Lacarelle traite ici de façon lumineuse et, disons-le, exaltante, et par Pasolini, à qui Jean-Yves Casanova consacre des pages vraiment inspirées et remarquablement documentées. Ne voulant pas avoir l'air de procéder à une distribution des prix, nous nous bornerons à attirer également l'attention du lecteur sur trois auteurs peut-être mal connus de lui ou moins attendus à ce banquet : ce sont la poétesse italienne Cristina Campo, géniale et ardente guerrière de la tradition catholique, mais en qui, très bizarrement, Muriel de Rengervé refuse de voir, contre toute évidence, une ennemie de la modernité ; le grand écrivain et dramaturge allemand Peter Handke, dont Matthieu Baumier explique avec une précision effrayante comment il a été virtuellement mis à mort par le parti intellectuel européen, à cause de son refus de participer au hallali contre la Serbie ; enfin Marc-Édouard Nabe, dont Laurent James éclaire l'œuvre à la lumière de la physique nucléaire et de la dialectique inversée de la pesanteur et de la grâce – autant dire que certains cheveux vont se dresser sur certaines têtes !

Pour autant, nous ne voudrions pas laisser entendre que les autres contributions, impeccablement ordonnées par Angie David, sont de moindre intérêt. Elles sont toutes des mises au point indispensables, des synthèses auxquelles le lecteur aura

recours pour se rafraîchir la mémoire – le Guy Debord de Clément Bosqué, dont la présence est l'une des belles surprises de ce livre, ou le Simon Leys d'Olivier François sont des modèles du genre – et pour affûter ses arguments dans les cafés du commerce ! Car on n'a pas fini de devoir batailler pour Renaud Camus, Richard Millet ou Pierre Boutang... Disons-nous en revanche, pour nuancer le tableau, que le Maurice G. Dantec d'Aurélien Fouillet nous a moins convaincu ? Il est vrai que l'auteur des *Racines du mal* nous a toujours paru surestimé et même carrément illisible, et ce n'est pas l'ostracisme dont il a été l'objet après avoir connu la gloire qui nous aura fait changer d'avis. **M. M.**

Angie David (dir.), *Réprochés, bannis, infréquentables*, Léo Scheer, 280 p., 20 €.

Un éclair dans la nuit vénitienne

Un imposteur jouant au grand ténor et vivant d'expédients peu avouables, une ancienne danseuse qui pourrait être sa mère mais qui dissimule ses mystères et sa beauté immarcescible derrière l'écran d'une voilette d'un autre âge : le hasard de leur rencontre à Venise, cette Venise qui n'en finit décidément pas de mourir depuis Chateaubriand et Barrès, fait naître entre les deux extravagants une passion amoureuse d'une improbabilité grisante, mais éphémère comme l'éclair de l'absolu dans la nuit du relatif. Avec *Dernière*

valse à Venise, Stéphane Héaulme fait entendre une confidence subtile et déchirante, celle du temps qui passe et qui ne laisse derrière lui que des cendres, à peine un regret, quelques notes de musique peut-être, échappées des ors de La Fenice pour nous rappeler que les amours malheureuses sont toujours écrites d'avance sur la scène d'un opéra – *Don Carlos* de Verdi en l'occurrence et surtout le ballet du troisième acte. Cette histoire est tellement belle et l'écriture en est si miraculeusement liée aux derniers soupirs de la civilisation qu'elle pourrait fournir la matière d'un livret pour un émule de Richard Strauss ou d'un scénario pour un épigone de Max Ophüls. Ce court roman est suivi d'un épilogue digne du Werner Herzog de *Fitzcarraldo*, explicitement cité d'ailleurs. **M. M.**

Stéphane Héaulme, *Dernière valse à Venise*, Serge Saïran, 160 p., 14,90 €.



éléments
pour la civilisation européenne

Les lignes bougent...
Les vieux clivages se fissurent...

ABONNEZ-VOUS!

pour lancer ensemble les débats de demain

